

***Don Concepción et Le Bourgeois Gentilhomme:* deux archétypes bouffonesques de l'insatisfaction sociale**

JUAN C. JIMÉNEZ MURILLO

Escuela de Literatura y Ciencias del Lenguaje
Universidad Nacional
Escuela de Lenguas Modernas
Universidad de Costa Rica

Francisca: Concho! Concho!

Don Concepción: Oui je ne suis qu'un Concho, ma femme vient juste de le dire!

Francisca: ¡Concho! ¡Concho!

Don Concepción: ¡Eso mismo, ya lo dijo mi mujer!

*Dorante : C'est un bon bourgeois assez ridicule,
comme vous voyez, dans toutes ses manières.*

Résumé

Cet article a pour but d'analyser la composante comique qui caractérise deux personnages, protagonistes de deux pièces de théâtre : *Don Concepción* de Carlos Gagini et *Le Bourgeois Gentilhomme* de Molière. Ces deux héros partageant plusieurs caractéristiques dont celle de faire rire à cause de leur gaucherie étant l'une des principales, on essayera de les mettre en rapport par une focalisation comparative.

Mots clé: théâtre, bouffon, ridicule, juguete cómico, comédie sociale, bourgeois, propriétaire de domaine

Resumen

Este artículo pretende analizar el elemento cómico que caracteriza a dos personajes, protagonistas de dos obras de teatro: *Don Concepción* de Carlos Gagini y *El Burgués Gentilhombre* de Molière. Estos dos personajes comparten varias características, incluido el arte de hacer reír a causa de su torpeza. Este elemento en particular permitirá de estudiarlos de manera específica a través de un enfoque comparativo.

Palabras claves: teatro, bufón, ridículo, juguete cómico, comedia social, burgués, gamonal

Cette communication a comme but d'établir une étude comparative entre deux pièces de théâtre : l'une costaricienne *Don Concepción*, (1902) de l'écrivain Carlos Gagini (1865-1925) et l'autre française *Le Bourgeois Gentilhomme* (1670) issue de la plume du dramaturge Jean-Baptiste Poquelin dit Molière (1625-1673). Cette étude se centrera plutôt autour de la figure des protagonistes qui intitulent ces deux œuvres ainsi qu'autour des périéties qu'ils subissent tout au long de ces deux pièces.

Écrites dans des contextes différents et pendant des époques également différentes, l'une est très simple quant à sa forme comportant seulement un acte ; l'autre est très complexe, une comédie-ballet en 5 actes ; on pourrait croire que ces deux œuvres n'ont rien d'autre en commun que le genre littéraire dans lequel elles s'inscrivent.

Toutefois, plusieurs éléments concernant surtout leur contenu paraissent les rapprocher énormément. Ce travail vise, alors, à montrer de manière analytique ces aspects-là. Même si l'œuvre de Molière constitue un classique appartenant aux belles lettres françaises, connue presque universellement, et dont de nombreux essais, articles et critiques se sont multipliés depuis son apparition, on a constaté que la plupart des études existantes actuellement renvoient souvent au contenu même de la pièce sans la mettre en comparaison avec une autre œuvre similaire. En outre, même si la pièce de théâtre *Don Concepción* jouit d'une grande célébrité dans notre pays, elle pourrait demeurer ignorée hors les frontières costariciennes. De ce fait, cette étude constitue l'occasion de faire connaître la production littéraire costaricienne dans une langue autre que l'espagnol. En plus, on se propose d'offrir un apport innovant, quoiqu'un peu modeste, dans le domaine de la littérature comparée, vu que les études comparatives entre des œuvres costariciennes et françaises n'ont guère été exploitées jusqu'à présent, ou bien les travaux existants en langue française dans notre pays restent rares. D'ailleurs, en ce qui concerne spécifiquement le théâtre, les travaux publiés sont encore plus rares.

C'est au cours d'une lecture détaillée de ces deux ouvrages que plusieurs éléments se sont dégagés, montrant des indices qui permettent de mettre en parallèle des similitudes entre elles. C'est ainsi que les protagonistes de ces deux pièces de théâtre paraissent partager, non seulement leurs rôles, mais un grand nombre d'éléments tellement spécifiques commençant par leurs portraits, passant par leur position sociale et débouchant sur leurs ambitions, jusqu'aux rapports qu'ils entretiennent avec des personnages antagonistes qui les entourent.

Un intérêt démesuré pour grimper dans l'échelle sociale

Les premières lignes de ces deux pièces annoncent déjà le portrait moral des héros quoique ceux-ci soient curieusement absents tous les deux. Il est ainsi important de signaler que tant Gagini aussi bien que Molière ont coïncidé dans leur choix : le procédé *in absentia* pour présenter préalablement leurs protagonistes. Ce procédé résulte avantageux, d'une certaine manière, pour le public,

car il permet une meilleure approche de ces personnages. Retarder l'arrivée des protagonistes, tout en favorisant les jugements formulés par les autres personnages souvent secondaires ou ayant un rôle marginal, contribue à élargir considérablement la richesse compositionnelle de M. Jourdain et de Don Concepción, amplifiant à la fois la compréhension du public.

M. Jourdain et Don Concepción constituent deux prototypes de héros, qui bien qu'ayant été encadrés dans des sociétés séparées par les frontières spatiales et temporelles, sont situés dans une couche sociale similaire : *la bourgeoise* qui commençait à émerger menaçante au XVII^e siècle en France et *le gamonalismo* comme classe économiquement puissante à la fin du XIX^e siècle et début du XX^e siècle dans la société costaricienne. C'est, également, dès le début, qu'on peut percevoir chez les deux protagonistes un souci qui déclenche toutes les actions qui conforment la trame des deux pièces de théâtre. Il s'agit d'un désir qui les pousse à vouloir transformer leurs vies et gravir ainsi des positions sociales. Cette hantise de surmonter leur condition sociale, de se transformer, comprend une série d'actions qui contribuent à une métamorphose comportant des aspects vestimentaires et comportementaux. Une telle attitude chez ces deux héros ne reflète qu'une forte insatisfaction sociale. Il y a chez ces deux hommes un dégoût à cause de leur destin, de la place injuste qu'à leurs yeux la société les a attribuée. Ainsi, M. Jourdain représente une classe économiquement florissante, à tel point qu'au XVII^e siècle cette couche sociale est parvenue à accumuler plus de richesses en or que la noblesse riche occupant Versailles autour de Louis XIV. Ces bourgeois possédaient presque tous les moyens capables de leur permettre l'insertion dans l'étroite élite aristocratique de l'époque. Ainsi, les grands territoires, les richesses en or et en argent ont poussé les bourgeois, issus la plupart de la campagne française, à entreprendre cet ambitieux désir : figurer à côté des nobles, posséder les mêmes privilèges dont ces derniers jouissaient. Toutefois, un seul aspect paraissait leur empêcher ce grand désir : il leur manquait l'esprit raffiné, le charme des gens de la cour. Voilà comment M. Jourdain représente tous ces riches bourgeois qui luttaient pour se procurer une place auprès des nobles de couche. Cette obsession a poussé M. Jourdain à entreprendre une aventure, celle d'escalader l'échelle sociale, car il souhaitait à tout prix, par tous les moyens possibles que sa richesse lui permettait, de lâcher sa condition de bourgeois et d'acquérir vite celle d'un noble. Mais ce désir allait plus loin que de surmonter son état social. Dans sa naïve conception du monde, il croyait qu'une condition que tout noble devenait forcément posséder pour être vraiment considéré comme tel, était celui d'épouser une dame également noble. C'est pourquoi, il prétendait, en acquérant les manières des gens de qualité, conquérir le cœur de la marquise Dorimène. On peut, donc, remarquer les délires de grandeur et les buts que les bourgeois se fixaient à l'époque. Cette attitude a tellement choqué les nobles, et surtout Louis XIV, qui voyant ceci comme un défi au statu-quo a demandé à Molière d'écrire cette pièce de théâtre, afin d'éliminer les prétentions audacieuses de la bourgeoise :

M. Jourdain pousse à l'absurde l'ambition bourgeoise de tout acquérir à prix d'argent : la considération, les titres, les belles manières. Si son pouvoir défaut parce qu'il ne soit pas comme les autres les voient, si son délire l'enferme dans une solitude totale, il se crée un univers à lui où tout devient déguisement : les beaux habits, le beau langage et les gestes élégants. Il est donc normal de finir en apothéose sur la cérémonie turque, jeu du travestissement avec ses oripeaux, son galimatias et ses salamalecs.¹

Don Concepción, pour sa part reflète également, un dégoût, un ennui terrible à cause de son destin qui le mène à quitter la ville de San Pablo à la campagne la considérant à ses yeux indigne de lui, et à s'installer à San José avec sa famille. Toutefois, à l'image du sélectif Versailles qui repoussait le désir des bourgeois, San José représentait pour Don Concepción le milieu qui lui permettrait d'acquérir une nouvelle position sociale. Toutefois, à l'instar de l'ingrate cour française, la ville de San José a fermé ses portes au naïf propriétaire de domaine jetant par terre les rêves que lui et sa famille avaient imaginé y trouver.

Mais comme M. Jourdain, Don Concepción voyait dans le fait d'acquérir un comportement raffiné une sorte de trampoline, un ressort lui permettant d'accéder à un objectif encore plus précieux pour lui. Il ne s'agissait pas de conquérir l'amour d'une marquise comme M. Jourdain le prétendait, mais d'un but encore plus important pour ce candide paysan : celui de devenir député et pouvoir ainsi se gagner le respect et l'admiration des autres.

Caractérisant ces deux personnages, cette attitude laisse voir un état d'insatisfaction, sur les plans affectifs et sociaux. Ainsi, à plusieurs reprises les deux hommes expriment leur mécontentement de ne pas avoir pu suivre une éducation comme les gens de qualité. M. Jourdain, par exemple, lorsqu'il suit de cours avec le Maître de philosophie, il lui manifeste de ne pas posséder la sagesse nécessaire pour se débrouiller dans le milieu aristocratique :

Monsieur Jourdain : Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

Maître de philosophie : Ce sentiment est raisonnable : *nam sine doctrina vita est quasi mortis imago*. Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute?

Monsieur Jourdain : Oui, mais faites comme si je ne le savais pas : expliquez-moi ce que cela veut dire.

Don Concepción paraît coïncider avec M. Jourdain, parce qu'à la fin de la pièce, il regrette sa sort. Il considère responsable de tous ses malheurs sa manque de sagesse. Il exalte en même temps le procédé de son frère, le père de sa nièce Heloïsa, qui a permis à sa fille d'étudier et ainsi de ne jamais être trompée grâce aux connaissances que l'éducation lui avait procurées:

Concepción : Oui, mes petites filles : Heloïsita a parlé comme un livre. Si j'avais suivi l'exemple de son père, qui était le moins bête de mes frères,

mes filles seraient maintenant de fines demoiselles comme toi, et moi au lieu d'être confisqué, je serais peut-être... Mais non, elles sont déjà finies ces histoires des députés et des ministres

Concepción: Sí, niñas: Heloísita ha hablado como un obispo. Si yo hubiera seguido el ejemplo de su padre, que era el menos tonto de mis hermanos, mis hijas serían señoritas finas como vos, y yo en lugar de estar confiscado, tal vez sería... Pero no, ya se acabaron deputaos y los menistros.

La transformation physique

D'après la vision naïve qui caractérisait les deux héros, l'élégance et la sophistication dans l'habillement qu'ils portaient constituaient un élément fort indispensable pour être reconnus comme les personnes polies qu'ils voulaient devenir. On peut remarquer qu'une ignorance assez saillante quant à la sélection des vêtements que chacun devait porter se fait évidente et contribue à augmenter le caractère comique des deux pièces. Ainsi, M. Jourdain, lorsqu'il arrive pour suivre des cours avec le Maître de Danse et le Maître de Musique, n'hésite pas à exalter la qualité des vêtements qu'il portait de manière à capturer l'attention de ses maîtres, en leur montrant ainsi son élégance. Toutefois, loin d'obtenir l'admiration de ces personnages, il devient le buffon, puisqu'il exprime son manque de goût :

Monsieur Jourdain : Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité ; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

Monsieur Jourdain : Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (*Aux deux maîtres.*) Que dites-vous de mes livrées ?

Maître de danse : Elles sont magnifiques.

Monsieur Jourdain. *Il entr'ouvre sa robe, et fait voir un haut-de-chausses étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert, dont il est vêtu.* Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

Lorsque Don Concepción fait son apparition pour la première fois dans la scène III, sa femme remarque son manque d'attention, car il avait oublié de mettre une cravate quand il sortait pour aller se promener dans les rues de San José :

Francisca : Écoute! Es-tu sorti ainsi sans cravate ?

Concepción : C'est vrai! Je ne m'en étais même pas aperçu! Le manque d'habitude sans doute. Si tu voyais Panchita, je l'ai tête qui tourne. On m'a conseillé d'acheter les meubles chez Juan Rafael Mata. Et comme les employés ont tant de bagout, ils m'ont fait acheter de tout : des canapés, des armoires, des enveloppes, ce paravent chinois (*en signalant un paravent*); des étagères pour mettre des bibelots ; enfin !

Concepción : Et à propos du bal: ne m'ont-ils pas apporté de l'atelier du Maître de tailleur Italien un costume frac?

Francisca: ¡Hombre! ¿Saliste así sin corbata?

Concepción: ¡De veras! ¡Qué barbaridad! La falta de costumbre. Si vieras Panchita, traigo la cabeza como un avispero. Me han aconsejado que mercara los muebles onde Juan Rafael Mata. Y como, y como los dependientes tienen tanta labia, me hicieron mercar de todito: sofases, almarios, cujas, ese bombo chino (*señalando un biombo*); esquinencias pa poner bibelochos ¡Qué sé yo!

Concepción: Y a propósito de baile ¿No me trajeron de la Sastrería Italiana un vestido de leva?

La musique et la danse

Une fois établi à San José, Don Concepción gaspille une quantité énorme d'argent afin de s'habiller d'une manière très élégante. Il croit comme on l'a déjà souligné avant qu'en s'habillant ainsi, il acquerrait spontanément la prestance qui caractérisait les messieurs importants et élégants de San José.

Dans la pièce de Carlos Gagini, à la différence de celle de Molière, on ne trouve pas, malheureusement, des scènes où les arts, qu'il s'agisse de la musique ou de la danse, prennent une importance primordiale pour le protagoniste ni pour le déroulement de la scène ; cependant, on peut remarquer même l'importance que la musique et la danse avaient pour Don Concepción. En effet, ces deux arts possèdent implicitement une importance remarquable dans le processus d'ascension sociale que, selon Don Concepción, il était en train de subir. Lorsque Don Concepción énumère à sa femme la liste des nouveaux meubles et objets qu'il avait achetés pour garnir sa nouvelle maison, il fait mention d'un piano "*peano*" :

Francisca : Ne te paraît-il pas, Conchito que nous dépensons beaucoup ici dans la capitale ?

Concepción : Et plus que nous avons à dépenser; parce que ce qui est je ne reste pas sans acheter de piano. Que diront-ils les visites/ nos amis s'ils voient que nous n'avons pas d'instruments ?

Francisca : Mais cela coûte beaucoup d'argent.

Concepción : Ne t'inquiète pas Pancha : si je dépense tant il me reste, la satisfaction dont je commence à figurer déjà. L'un de ceux-ci qui écrivent dans les gazettes travaille par moi pour les prochaines élections, m'a promis qu'aujourd'hui il allait sortir mon portrait imprimé. Qu'il me coûte cher ce petit caprice, mais ce qui est vrai ce que je deviendrai député. Et on ne sait pas! Concepción Abarca il est peut-être un peu ignorant; mais il est loin d'être bête. Combien de présidents n'auraient-ils pas été avant des cultivateurs de maïs ou de haricots comme moi! Peut-être, Panchita, un jour tu te

promèneras dans le birloche présidentiel! (*Il sort majestueusement par la droite*)

Francisca: ¿No te parece, Conchito, que estamos gastando mucho aquí en la capital?

Concepción: Y más que hemos de gastar; porque lo que es yo no me quedo sin mercar un peano. ¿Qué dirían las visitas si vieran que no tenemos instrumento?

Francisca: Pero eso cuesta mucha plata.

Concepción: No te aflijás, Pancha: si estoy gastando una barbaridá me queda la satisfaiçión de que ya comienzo a figurar. Uno de esos que escriben en las gacetas está trabajando por mí para las prósimas eleiciones, y me dijo que hoy iba a sacar mi retrato impreato. Carillo me cuesta ese gusto, pero lo que de salir deputao no me escapo. ¡Y quién sabe! Conceición Abarca será un inorante, pero de tonto no tiene un pelo. ¡Cuántos presidentes habrán sido milperos y frijoleros como yo! ¡A saber, Panchita, si algún día te verés pasiando en el birloche presidencial! (*Vase majestuosamente por la derecha*)

Effectivement, à la fin du XIX^e siècle, les maisons élégantes de San José possédant un piano indiquaient le degré de raffinement qui caractérisait leurs propriétaires ; donc étant raffinés, ces personnes consacraient une partie de leur temps à cultiver l'esprit à travers la musique. Le désir pour assister au bal du 15 septembre –jour de la Fête Nationale- exprimé à plusieurs reprises non seulement par Don Concepción, mais aussi par le reste de la famille, dès le début de la pièce, prend parfois l'allure d'une vraie obsession et cet événement contribue à organiser la structure de la pièce, indique, aussi, la valeur que la danse avait dans les cercles mondains de la société costaricienne. Ce bal, organisé chaque année et fréquenté par les familles les plus importantes de San José avait une double fonction : s'introduire dans la société et dans les pratiques de socialisation.

Contrairement à la pièce de théâtre de Carlos Gagini, Molière a accordé une importance exceptionnelle à la musique et à la danse. C'est à travers les ambitions intellectuelles et vestimentaires, mais surtout artistiques de M. Jourdain que se confirme un personnage peu conforme à ce qu'il rêve de devenir. De cette manière, il fait des efforts énormes pour apprendre ces deux arts, mais sa gaucherie et la trivialité de sa personne d'une part, et l'inaptitude pédagogique de ses maîtres d'autre part, ne lui permettent aucune progression.

Deux héros un peu arrogants

Malgré leur supposée humilité propre de leurs conditions, les deux protagonistes se montrent parfois arrogants. Cette attitude obéit à un désir de faire ostentation de leur position sociale. Ainsi, Don Concepción, dans le fragment suivant, lorsque sa nièce loue l'élégance de sa nouvelle maison, fait semblant de modestie toutefois, tout en se montrant orgueilleux :

Heloísa : Euh ! Que vous avez par maison un vrai palais!
 Concepción : Une maisonnette, ma fille, une pauvre maisonnette.

Heloísa: ¡Caramba! ¡Tienen ustedes por casa un verdadero palacio!
 Concepción: Un ranchito, hija, un pobre ranchito.

Dans le passage suivant, M. Jourdain fait gloriole de son pouvoir économique. Heloisa lui dit qu'elle n'assistera pas au bal du 15 septembre, car elle ne considère digne de sacrifier ses besoins seulement pour exhiber une robe neuve. Don Concepción n'hésite pas, alors, à lui proposer de tout lui payer :

Heloísa : Ce n'est pas pour ça mon oncle, depuis hier j'ai reçu l'invitation; (*elle sort une carte que tous examinent avec curiosité*) mais il est pour moi parfaitement inutile. Les maîtres nous ne pouvons pas nous amuser. Ne serait-il pas ridicule, ou plutôt immoral, que celui qui gagne à peine quarante colones soit à jeun pendant trois ou quatre mois seulement pour acheter une robe en soie ?

Concepción : Ne t'inquiète pas pour ça, Heloísa, tu as ici un oncle riche qui t'achètera les vêtements et les chaussures.

Heloísa : Merci encore mon oncle, mais je ne peux pas y aller. Est-ce que le public est-il obligé de savoir que j'ai un oncle si généreux (*avec intention*) après que tous m'ont vu pendant quatre ans lutter avec la misère ? Vous comprenez que cela se prêterait à des commentaires peu charitables.

Heloísa: No es por eso: desde ayer recibí la invitación; (*saca una tarjeta que todos examinan con curiosidad*) pero es para mí perfectamente inútil. Los maestros no podemos divertirnos. ¿No sería ridículo, mejor dicho inmoral, que quien gana apenas cuarenta colones esté tres o cuatro meses en ayunas por comprar un vestido de seda?

Concepción: Por eso no, Heloísa, porque aquí tenés a un tío rico que te dará el vestido y el calzao.

Heloísa: Mil gracias tío, pero aun así, no puedo ir. ¿Acaso el público está obligado a saber que tengo un tío tan generoso (*con intención*) después que todos me han visto durante cuatro años luchar con la miseria? Usted comprende que eso se prestaría a comentarios poco caritativos.

Le ridicule : un décalage entre le désir et les capacités

Pour s'initier aux usages réservés aux personnes de qualité, M. Jourdain et Don Concepción doivent adopter des comportements qui bouleversent un peu leur style de vie antérieur. Malheureusement, aucun des deux ne possède ni l'intelligence, ni le discernement nécessaires pour les apprendre. En plus, ils montrent une vanité criante et stupide. Le spectateur ne tarde pas à comprendre que M. Jourdain, de même que Don Concepción n'arrivent pas à distinguer

l'apparence de la réalité et qu'ils deviennent rapidement le jouet de multiples illusions. Cet effet-là constitue la condition parfaite recherchée tant par Molière que par Carlos Gagini, servant à faire de leurs héros respectifs l'archétype de bouffon arrachant au public les éclats de rire. La scène suivante, par exemple, permet de comprendre l'ignorance de Don Concepción en matière de mode et de vêtements :

Concepción : (*Avec mystère*) Pancha : tu te confies dans la domestique qui est dedans ?

Francisca : Je ne la connaissais pas, mais la femme de don Ugenio me l'a recommandée : pourquoi ?

Concepción : Regarde (*en déployant le costume*) on lui arraché quelques morceaux au costume qu'ont apporté aujourd'hui de l'atelier du maître Tailleur.

Francisca : Mais, écoute, cela ne semble pas coupé. Cette veste ne sera-t-elle pas comme ça ?

Concepción : Je ne le crois pas ma femme! Tu as oublié que l'année passée lorsque le gouverneur de la province a visité la ville il portait un costume frac intact, et non pas percé comme celui-ci ? Voilà pourquoi je te dis que la domestique en est responsable ! Et maintenant tu vas achever de te convaincre. Le tailleur m'a aussi dit qu'il allait m'envoyer un chapeau qu'on nomme claque Sais-tu ce qu'elle a fait avec le pauvre claque ? Elle s'est assise sur le chapeau et l'a aplati comme une crêpe. (*Il montre le claque plié*)

Francisca : Sainte Vierge! Il est impardonnable ça.

Concepción: (*Con misterio*) Pancha ¿vos tenés confianza en la criada de adentro?

Francisca: Yo no la conocía, pero me la recomendó la mujer de don Ugenio ¿Por qué?

Concepción: ¿Qué? Mirá (*desplegando el frac*) le ha arrancao unos pedazos a la leva que me trajeron hoy de la sastrería.

Francisca: Pero, hombre, eso no parece cortao. ¿No será así esa chaqueta?

Concepción: ¡Qué va a ser, mujer! ¿No te acordás que el año pasao, cuando estuvo en el pueblo el gobernador de la provincia llevaba una leva entera, y no rompida como ésta? ¡Cuando te digo que fue la criada! Y ahora vas a acabar de convencerte. El sastre me dijo también que me iba a mandar un sombrero que llaman...Clache. ¿Pos sabes lo que hizo la criadita con el pobre clache? Se le sentó encima y lo hizo una tortilla. (*Muestra el clac plegado*)

Francisca: ¡Ave María Purísima! Esto sí que no tiene compasión.

Dans le fragment suivant, Don Concepción devient comme Carlos Gagini le nomme très bien, au début du livre «*un juguete cómico*». Le comique de mots, de gestes, de situation et surtout de mœurs sont à la base de la valeur comique que les répliques suivantes acquièrent. Un propriétaire de domaine ignorant le fonctionnement de l'électricité prétend, la considérant de la même nature que le feu, allumer une cigarette :

Concepción : (*Il touche les ressorts et après être étiré tomber*) Diable !
 Concepción : [...] (*s'allument les lumières électriques*) Zut ! Quelle peur ces petites chandelles m'ont-elles donnée! Hier, mes filles ont voulu installer l'éclairage électrique ... incandescent; et aujourd'hui les hommes du tramway ont mis de petits fils par tout dans la maison (*une pause*). Arrêtons un cigare tte, il y a longtemps que je ne fume pas (Il enlève la cigarette qui mène après l'oreille) comment pourrait-je allumer ces chandelles ? Non, je ne fumerai. Elles ne sont aps alides ces ces petites lampes; mais quatre en brûlant au même temps! Économise, Concepción, économise : éteignons trois, et quand il n'aura pas de mèche à l'une, elle s'allume, l'autre (*il souffle avec le chapeau.*) comment des diables est-ce que cela s'éteint ? Faudra-t-il que je jette de l'eau sur elles pour les éteindre ? Quelles drôles de jolies lampes à huile qui ni s'ouvrent ni s'éteignent! Ah! Qu'ils inventent chaque chose ces blonds américains!

Concepción: (*Toca los resortes y al estirarse los deja caer*) ¡Demonio!
 Concepción: [...] (*se encienden las luces eléctricas*) ¡Canastos! ¡Qué susto me han dado esas candelillas! Ayer se les puso a las muchachas tener luz...inconducente; y hoy los hombres de la tranvía han encajado por toda la casa alambritos y más alambritos (*pausa*). Prendamos un chircagrito, que hace rato que no fumo (*Se quita el puro que lleva tras de la oreja*) ¿Dónde diantres tendrán la puerta estos candiles? Nada, no fumaré. La verdá es que no son feas estas candilejas; ¡pero cuatro ardiendo a un tiempo! Economía, Concepción, economía: apaguemos tres, y cuando se le acabe el pabilo a una, se priende la otra (*sopla con el sombrero.*) ¿Cómo diablos se apaga esto? ¿Habrà que echarle agua? ¡Bonitos candiles que ni se abren ni se apagan! ¡Ah! Machos invenciones!

Dans la pièce de théâtre de Molière, ces mêmes procédés comiques contribuent également à rendre de plus en plus ridicule chaque mouvement de M. Jourdain. Ainsi, lorsqu'il accueille Dorimène, il essaie de mettre en pratique tout ce qu'il croyait avoir appris avec ses maîtres, mais il n'arrive qu'à provoquer la risée des autres. Son comportement est si gauche qu'il faillit tomber par terre et lorsqu'il prétend la couvrir d'éloges, il emploie tant de répétitions et de redondances qu'il alourdit son message le faisant paraître parfois incompréhensible. Ainsi, sa révérence est ratée et il est obligé de demander à la Marquise de reculer pour pouvoir en faire la troisième :

Monsieur Jourdain, *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.*

Un peu plus loin, Madame.

Dorimène : Comment ?

Monsieur Jourdain : Un pas, s'il vous plaît.

Dorimène : Quoi donc ?

Monsieur Jourdain : Reculez un peu, pour la troisième.

Dorante : Madame, Monsieur Jourdain sait son monde.

Monsieur Jourdain : Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence ; et si j'avais aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le Ciel, envieux de mon bien, m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

Pour sa part, Carlos Gagini voulant rendre plus ridicule Don Concepción et réussir à divertir le public, exagère les attributs physiques de son héros, comparant son aspect physique à celui d'un singe :

Concepción : Ça va mes amis ? Venez-y et asseyez-vous (ils s'assoient) et qui a existé à la fin du portrait ce ? (à don Venancio)

Venancio : Il est sorti dans le nombre d'aujourd'hui : le voici.

Caralampio : Mais qui est-ce chimpanzé ?

Concepción : (en riant) : Chim ... quoi ? Ne voyez pas vous, Monsieur, c'est moi-même?

Concepción: Eche acá esos cinco y siéntense (*se sientan*) ¿Y qué hubo al fin del retratito aquel? (*a don Venancio*).

Venancio: Salió en el número de hoy: aquí está.

Concepción: Eche acá esos cinco y siéntese (*se sientan*) ¿Y que hubo al fin del retratito aquel? (*a don Venancio*)

Venancio: Salió en el número de hoy: aquí está.

Caralampio: ¿Quién es ese chimpancé?

Concepción: (*riendo*) ¿Chin...qué? ¿No ve usted, hombre que soy yo?

Même pour les membres de sa famille, Don Concepción devient *le jouet comique*. Ses filles ne croient pas que le portrait du journal soit celui de leur père, D'emblée Chepita confond le portrait de son père avec celui d'un singe :

Concepción : Voyez cela

Chepita; Jesús! Qu'il est horrible ce singe !

Concepción : Comment singe ? Tu ne me reconnais pas, c'est moi.

Lolita : Je ne le crois pas !

Concepción: Vean esto.

Chepita; ¡Jesús! ¡Qué mico tan feo!

Concepción: ¿Cómo mico? soy yo.

Lolita: ¡Qué va ser!

Deux héros trompés à cause de leur manque d'artifice

Plusieurs facteurs paraissent se conjuguer, faisant de ces deux personnages le prototype du bouffon trompé : leur ignorance, leur naïveté stupide et désarmante, les éloignent de l'idéal de gentilhomme et de député auquel M. Jourdain et Don Concepción aspirent respectivement. Mais c'est surtout le manque de perspicacité et l'excessive confiance qu'ils manifestent envers les autres qui les caractérise. Tous les deux sont incapables de comprendre que certains *amis* qui les entourent ne cherchent qu'à s'enrichir à leurs dépens, en profitant de leur ignorance, de leur naïveté et de leur prétention. Ils sont trop dupes vis-à-vis les propositions de Dorante, de Venancio et de Caralampio. Malgré les tentatives de l'entourage pour lui ouvrir les yeux dans le cas de M. Jourdain et les propositions bizarres qu'on fait à Don Concepción, ces deux personnages restent convaincus de l'honnêteté qu'on semble leur manifester.

Au fur et à mesure que les pièces avancent, on perçoit de plus en plus, que les deux protagonistes deviennent une sorte de jouet de tous, vivant de leurs rêves nobiliaires, mais également comme des bourgeois parvenus et des snobs.

C'est ainsi que Venancio Sorbetintas et Caralampio Lagartijo constituent des flatteurs habiles qui avaient compris en détail comment fonctionne Don Concepción, ayant appris à tirer parti au maximum de leur client, sans scrupules, mais sans vanité non plus. Connaissant déjà, très bien, les aspirations de Don Concepción, le reporter flatteur, Venancio Sorbetintas, arrive à mettre un portrait du naïf paysan dans l'un des journaux les plus lus à San José. Ce service devient l'excuse parfaite pour tirer la plus grande somme d'argent possible. Aveuglé par la prétendue célébrité qu'il allait acquérir avec cet article, l'innocent Don Concepción n'hésite pas à leur fournir tout l'argent qu'ils lui demandent :

Venancio : Et quels articles si encomiastiques pour vous! Bon il faut savoir que tout cela me coûte les yeux de la tête, à l'extrémité que les cinq cents colones que vous avez eu la générosité de me proposer se sont déjà évaporés, et je me vois dans la nécessité indispensable de vous en demander deux cents de plus avec la garantie de don Caralampio.

Concepción : Ne vous inquiétez pas mon ami : prenez deux cents que vous avez travaillé beaucoup par moi, (*Il sort de la poche du pantalon un mouchoir en couleur, et de cela il tire les billets*)

Venancio : (*il se met debout et commence à déclamer*) Ah! Qui est-ce qui remarque des sacrifices rachitiques pécuniaires quand il s'agit du salut de la patrie? Ah! Vous serez à tout moment critique délégué : ainsi la légalité le veut, ainsi le droit le demande. Les principes périssent et sauvez les hommes, comme a dit que ... je ne sais pas qui! Ce dont le pays a besoin c'est régénération politique, physique et monétaire; ainsi nos coffres sont épuisés, et pour les sauver de la crise, portons à la chambre des hommes d'importance capitale, des hommes de bon fonds et des fonds, des hommes ... des hommes ...

Concepción : (*ap.*) Qu'il me passionne cet homme quand il s'exprime ainsi.

(À haute voix). Oui monsieur : je ne sais rien, mais je suis honnête, très honnête, et celui qui le nie je lui donne un coup de bâton. (*En imitant le ton déclamatoire de don Venancio*) et député je ferais beaucoup de bien, même s'il soit impoli de le dire; oui monsieur, le pays a besoin des principes, il est nécessaire qu'on le renverse, je dis, qu'on le désherbe pour lui enlever toutes le mauvaises herbes, pour le sortir de ce *joyo* immoral dans lequel il est ... pour ... pour ...

Venancio : Bravo, très bravo! Vous êtes l'homme dont nous avons besoin (*s'éteignent les lumières*)

Venancio: ¡Y qué artículos tan encomiásticos para usted! Bien es cierto que todo eso me cuesta un ojo de la cara, a extremo que ya se evaporaron los quinientos colones que usted tuvo la generosidad de prestarme, y me veo en la imprescindible necesidad de pedirle otros doscientos con la fianza de Don Caralampio.

Concepción: Déjese de fianzas, amigo: tome los doscientos, que bastante ha trabajado por mí, (*Saca del pantalón un pañuelo de color, y de este los billetes*)

Venancio: (*Declamando y poniéndose de pie*) ¡Ah ! ¿Quién repara en raquícos sacrificios pecuniarios cuando se trata de la salvación de la patria? ¡Ah! usted será a todo trance diputado: así lo quiere la legalidad, así lo pide el derecho. ¡Perezcan los principios y sálvense los hombres, como dijo...no sé quien! Lo que el país necesita es regeneración política, física y monetaria; sí nuestras arcas están exhaustas, y para salvarlas de la crisis, llevemos a la cámara hombres de capital importancia, hombres de buen fondo y de fondos, hombres... hombres...

Concepción: (*ap.*) Este hombre me entusiasma cuando discursa. (*alto*). Sí, señor: yo no sé nada, pero soy honrao, muy honrao, y al que diga que no, le doy un garrotazo. (*Imitando el tono declamatorio de don Venancio*) y yo deputao haría mucho aunque me esté mal el decirlo; sí, señor, el país necesita prencipios, necesita que lo revuelquen, digo, que lo desyerben pa quitarle todo lo malo, pa sacarlo de ese joyo inmoral en que está... pa... pa...

Venancio: ¡Bravo, bravísimo! Es usted el hombre que necesitamos (*se apagan las luces*)

Lorsque les deux hommes habiles remarquent que le paysan s'enthousiasme à l'idée de devenir vraiment un député, ils en profitent pour lui proposer une nouvelle affaire dont ils résulteront évidemment bénéficiés économiquement en volant à Don Concepcion un grand montant d'argent :

Caralampio : Permettez-moi maintenant monsieur de Abarca, que je vous expose l'objet de ma visite.

Concepción : À voir!

Caralampio : Je suis représentant de l'une des plus puissantes Compagnies minières qui exploitent les filons de l'Amérique Centrale, c'est une

compagnie dans laquelle figurent beaucoup de présidents et ministres, y compris don Eugenio Carpetillo, votre ami. La compagnie vient d'acquérir dans le Puriscal quelques gisements aurifères et argentifères, dans une comparaison desquels les gisements du Pérou et Californie sont une misère. Donc cette année, il y aura des dividendes magnifiques.

Concepción : Divisés! Et lesquels sont les divisés ?

Caralampio : Les actionnaires c'est-à-dire ceux à qui on leur distribuera une utilité nette de cent pour cent.

Concepción : Je ne comprends pas cela.

Venancio : C'est très simple : supposons que vous êtes le propriétaire d'une action, qui vaut mille pesos; à la fin de cette année vous recevez un gain d'autres mille de plus et ainsi vous doublez le capital.

Concepción : Une affaire magnifique! Mais alors tout le monde sera déjà entré dans la compagnie.

Caralampio : Les actions sont si sollicitées, qu'à grand-peine j'ai pu réserver deux pour vous. Ce sont à peine deux mille colones.

Concepción : Deux mille! C'est beaucoup d'argent.

Caralampio : (*ap. à d. Venancio*) Et vous qu'est-ce que vous en vous en pensez ?

Venancio : Qu'il n'y a pas de plus brillante affaire ni de plus sûr. Si j'avais l'argent nécessaire, je paierais les actions à trois mille.

Caralampio : Don Eugenio voulait aussi rester avec celles-ci; il les a seulement cédées parce qu'ils étaient pour vous : alors que si vous ne voulez pas ... (*il fait un geste de les garder*)

Concepción : Ainsi que don Eugenio me les cède et il me les envoie en plus! Jetez-les ici. Moi, je suis comme ça. Je vais vous apporter l'argent. (*Il sort*)

Caralampio: Permítame ahora señor de Abarca, que le exponga el objeto de mi visita.

Concepción: ¡A ver!

Caralampio: Yo soy representante de la más poderosa Compañía minera que explota los filones de la América Central, compañía en la que figuran muchos presidentes y ministros, en cuenta don Eugenio Carpetazo, amigo de usted. La compañía acaba de adquirir en el Puriscal unos yacimientos auríferos y platíferos, en comparación de los cuales los del Perú y California son una miseria. Así que este año habrá magníficos dividendos.

Concepción: ¡Divididos! ¿Y cuáles son los divididos?

Caralampio: Los accionistas, es decir, que se les repartirá una utilidad neta de ciento por ciento.

Concepción: No entiendo eso.

Venancio: Es muy sencillo: supongamos que usted es dueño de una acción, que vale mil pesos; a fines de ese año recibe de ganancia otros mil y dobla usted el capital.

Concepción: ¡Magnífico negocio! Pero entonces todo el mundo habrá entrado ya en la compañía.

Caralampio: Son tan solicitadas las acciones, que a duras penas he podido reservar dos para usted. Son apenas dos mil colonos.

Concepción: ¡Dos mil! es mucha plata.

Caralampio: (*ap. a d. Venancio*) ¿Y a Ud. que le parece?

Venancio: Que no hay negocio más brillante ni más seguro. Si yo tuviese dinero, pagaría las acciones a tres mil.

Caralampio: Don Eugenio quería quedarse también con éstas; las cedió solamente porque eran para usted: conque si usted no quiere... (*Hace un ademán de guardarlas*).

Concepción: ¡Conque don Ugenio me las cede y me las manda! Échelas acá. Así soy yo. Voy a traerle la plata. (*Vase*)

Comme Don Concepción, M. Jourdain se laisse facilement séduire surtout par l'astucieux Dorante qui, en lui promettant de trouver l'amour de Dorimène, triche son ami. M. Jourdain souhaite obtenir l'amour de cette marquise et Dorante lui fait payer un prix très haut en échange. En plus, c'était une manière de se venger de l'innocent bourgeois, puisque Dorante aimait aussi Dorimène. Il utilise ainsi de différentes stratégies pour faire piéger son ami et pouvoir obtenir de plus en plus d'argent :

Dorante : Comment, Monsieur Jourdain ? Vous voilà le plus propre du monde !

Monsieur Jourdain : Vous voyez.

Dorante: Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

Grâce à son artifice, à sa ruse incomparable, Dorante séduit à plusieurs reprises M. Jourdain. La douceur de ses mots, la gentillesse et l'estime qu'il feint lui manifester éblouissent de telle manière le bourgeois, qu'il ne doute pas à accepter toutes les propositions que Dorante lui fait :

Dorante: Ma foi ! Monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du Roi.

Monsieur Jourdain : Voilà deux cents louis bien comptés.

Dorante : Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

Monsieur Jourdain : Je vous suis trop obligé.

Dorante : Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part ; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

Monsieur Jourdain : Comment l'a-t-elle trouvé ?

Dorante : Merveilleux ; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

Dorante : Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.

Monsieur Jourdain : Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvais trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants, et c'est un honneur que j'achèterais au prix de toute chose.

L'ingénuité de M. Jourdain est tellement grande qu'il n'arrive pas à soupçonner même que Dorante l'avait trompé avec l'histoire du diamant. En effet que il prétendait, aux yeux de M. Jourdain, le lui avoir offert le diamant de la part du naïf bourgeois mais en réalité il trompe ainsi la Marquise en se faisant passer pour riche. L'astucieux Dorante, prend ainsi soin de recommander à M. Jourdain de ne rien demander à la Marquise :

Dorante, *bas*, à M. Jourdain. : Prenez bien garde au moins à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

Monsieur Jourdain : Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

Dorante : Comment ? Gardez-vous-en bien : cela serait vilain à vous ; et pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent. Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

On peut constater dans les deux pièces de théâtre, que les protagonistes deviennent la risée des personnages antagoniques. Ainsi par exemple, une fois que Don Concepción tourne le dos pour apporter l'argent à Venancio et à Caralampio, ceux-ci profitent pour se moquer de lui et pour faire des projets visant à obtenir toute la fortune de Don Concepción en épousant ses filles Chepita et Lolita :

Venancio : Monsieur c'est l'opportunité que j'aie! Si tu voyais les si belles filles qu'a ce barbare! Et avec cent mille colones en perspective chacune!

Caralampio : Cent mille! Es-tu sûr ? Puisque je ne m'en vais pas d'ici sans demander la main de n'importe laquelle des deux. Monsieur dans ces cas c'est quand la polygamie est regrettée : je serais capable de me marier même avec les grands-parents de cette famille : Et jolies dis-tu ?

Venancio : Deux roses sauvages, deux diamants bruts encore, plus ignorantes qu'un patagon.

Venancio: ¡Hombre al agua! ¡Si vieras qué chicas tan guapas tiene este bárbaro! ¡Y con cien mil colones en perspectiva cada una!

Caralampio: ¡Cien mil! ¿Estás seguro? Pues no me largo de aquí sin pedir la mano de cualquiera de ellas o de ambas. Chico, en estos casos es cuando se echa de menos la poligamia: sería capaz de casarme hasta con los abuelos de esta familia ¿Y bonitas, dices?

Venancio: Dos rosas salvajes, dos diamantes en bruto, más ignorantes que un patagón.

De la même manière, les maîtres de Musique et le Maître de danse, à l'insu de M. Jourdain ne peuvent pas éviter leurs éclats à l'idée qu'ils obtiendraient une grande somme d'argent pour essayer de transmettre leurs arts à un homme qu'ils considéraient inapte à les apprendre :

Maître de Musique : Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien ; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.
Maître de Danse : Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire ; les applaudissements me touchent ; et je tiens que, dans tous les beaux arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essayer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et par de chatouillantes approbations vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues ; et ce sont des douceurs exquisées que des louanges éclairées.

On pourrait dire que ces maîtres sont extrêmement prétentieux, pédants et finalement peu pédagogues, mais ils se plient aux caprices de leur élève par convenance. Ils sont d'un opportunisme qui avoisine la malhonnêteté.

Maître de musique : J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites. Mais cet encens ne fait pas vivre ; des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise : il y faut mêler du solide ; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contre-sens ; mais son argent redresse les jugements de son esprit ; il a du discernement dans sa bourse ; ses louanges sont monnayées ; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

La gentillesse de Don Concepción et de M. Jourdain envers les personnages antagonistes

Contrairement aux prétentions méchantes qui caractérisaient d'une part Dorante et les deux maîtres et d'une autre, Venancio et Caralampio, aussi bien M. Jourdain et Don Concepción montrent une énorme gentillesse, une ouverture d'esprit, un désir d'accueil que ces personnages antagonistes ne mériteraient pas. Dans l'extrait suivant, M. Jourdain commente aux deux maîtres qu'il invitera à dîner la personne pour qui il fait tout ce sacrifice, Dorimène évidemment :

Monsieur Jourdain : C'est pour tantôt au moins ; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

Avant que Venancio et Caralampio partent de chez lui, Don Concepción les invite à venir dîner avec lui et sa famille. La simplicité de son être l'empêche de voir qui sont en réalité ces personnes :

Caralampio : À vos pieds Monsieur De Abarca.

Venancio : Jusqu'à la vue, mon mécène généreux.

Concepción : Quand Pancha achètera la vaisselle, j'aurai le goût de vous inviter à manger du posol et quelques tamales.

Deux : Merci, merci encore (*Ils sortent en faisant des révérences*)

Caralampio: A los pies de usted, señor de Abarca.

Venancio: Hasta la vista, mi generoso Mecenas.

Concepción: Cuando Pancha merque la loza, tendré el gusto de convidarlos a comer un posol y unos tamales.

Los dos: Gracias, mil gracias (*Vanse haciendo reverencias*).

Il paraît que les deux protagonistes souffrent d'une sorte de complexe, donc un simple traitement de politesse suffit pour leur faire ressentir un énorme plaisir. C'est ainsi que lorsque le garçon tailleur s'adresse à M. Jourdain avec les mots *gentilhomme*, ce bourgeois éprouve un si grand plaisir qu'il ne peut pas dissimuler :

Garçon tailleur : Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

Monsieur Jourdain : Comment m'appelez-vous ?

Garçon tailleur : Mon gentilhomme.

Monsieur Jourdain : « Mon gentilhomme ! » Voilà ce que c'est de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : « Mon gentilhomme ». Tenez, voilà pour « Mon gentilhomme ».

Garçon tailleur : Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

Monsieur Jourdain : « Monseigneur », oh, oh ! « Monseigneur » ! Attendez, mon ami : « Monseigneur » mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que « Monseigneur ». Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

De son côté, Don Concepción, croyant avoir été traité par des gens de qualité, remercie la visite de Venancio et de Caralimpio. Il n'imaginait pas qu'en réalité ces deux hommes n'étaient pas leurs amis et que ses vraies intentions n'étaient autres que de le tromper :

Concepción : Qu'ils sont sympathiques ces messieurs ! Et comment m'aiment-ils ! (*En contemplant le portrait*) ! C'est incroyable que celui du portrait soit

moi-même : don Ugenio sera très joyeux de me voir la! Panchita! Les filles!
(Il les appelle)

Concepción: ¡Qué señores tan simpáticos! ¡y cómo me quieren! (*Contemplando el grabado*) ¡Parece mentira que este sea yo! ¡Qué contento estará don Ugenio! ¡Panchita ! ¡muchachas! (*Llamando*)

Le rapport maître-servante : M. Jourdain-Nicole/Don Concepción-Ramona

Tous les deux, M. Jourdain et Don Concepción, manifestent une attitude tout à fait hostile vis-à-vis de leurs servantes : Nicole et Ramona respectivement. Ayant cru, selon eux, avoir déjà acquis la qualité des personnes dont ils rêvaient, ils pensent qu'un écart assez marqué devait obligatoirement s'instaurer entre les maîtres et les domestiques, afin de montrer la différence de classes. Ce comportement se traduira par un profond autoritarisme lorsqu'ils leur donnent des ordres à suivre. Toutefois, les deux protagonistes sont loin d'exercer cette prétendue autorité à l'égard de leurs domestiques. Nicole, de même que Ramona, au lieu de se montrer soumises et de respecter aveuglement les ordres de leurs maîtres, les considèrent des sujets assez drôles, leur inspirant plutôt le rire que l'obéissance. Le fragment suivant illustre très bien cette situation. Paré de perruques, de plumes et revêtant des bas de soie, M. Jourdain rencontre Nicole. Celle-ci d'abord étonnée, puis amusée ne peut empêcher de rire aux éclats. On peut voir qu'elle n'exprime pas de marques de respect pour son maître, au contraire, elle voit en M. Jourdain un bouffon qui ne sert qu'à amuser les autres:

Monsieur Jourdain : Quelle friponne est-ce là ! Te moques-tu de moi ?

Nicole : Nenni, Monsieur, j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

Monsieur Jourdain : Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

Nicole : Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

Nicole : Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi.

Nicole : Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

Monsieur Jourdain : Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là ? Qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

En plus, il s'agit de servantes à l'esprit un peu révolté, car elles n'hésitent pas à porter plainte lorsque les extravagances de leurs maîtres multipliaient leurs tâches, leur faisant travailler davantage ou changeaient l'ordre habituel qu'elles avaient établi pour faire leurs besognes. C'est ainsi que Nicole choquée par les fréquentes visites du Maître d'Armes, qui prétendait initier M. Jourdain dans l'art de l'escrime, critique les nombreux dommages qu'une telle classe provoquait dans la maison :

Nicole : Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carreaux de notre salle ?

Nicole : Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

Par ailleurs, les multiples visites et les fêtes que M. Jourdain organisait souvent chez lui donnent à Nicole plus de travail à faire. Ces personnes dites de "qualité" ne faisaient que salir toute la maison :

Nicole : Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre, avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville, pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

Pour sa part, Ramona, la cuisinière de Don Concepción, voyant que son maître avait placé un nouvel artefact pour faire de la cuisine et qu'elle ne savait pas l'utiliser ne doute pas à porter plainte

Ramona : Regardez, ña ... Doña Chica, c'est que je ne comprends pas comme fonctionne cette caisse maudite de fer que l'on a mise dans la cuisine, voyez ce qui m'est arrivé: les tortillas ont roussi, le bouillon a débordé, les reins ont collé sur la casserole et je me suis toute brûlée avec de l'eau bouillante. Ah non ! On me donne mes tinamastes sinon je ne fais pas la cuisine!

Francisca : À cette heure-ci, tu me racontes ces histoires! Et je que croyais que le déjeuner était déjà prêt.

Ramona : N' imaginez même pas ça ! ... les bûches n'entrent pas par l'étroite porte de cette maudite caisse.

Don Concepción : (*Par la gauche, avec un habit doublé dans le bras*) Comment ? Ramona dans la salle ?

Ramona : Don Concho, vous voyez...

Don Concepción : La cuisinière doit être à la cuisine : as-tu compris ? La seule chose qui nous manquait! Venir salir le tapis de la salle!

Ramona : (*ap.*) Des tapis! Des tapis! Que vous avez vite oublié le sol en terre battu de votre ancienne maison là-bas à San Pablo. (*Elle sort*)

Ramona: Mire, ña... niña Chica es que yo no entiendo ese maldito cajón de fierro que me han metío en la cocina: se me han chasparriao las tortillas, se me salió el caldo, se me han pegao los riñones y yo me he pelao toditica con agua caliente. A mí me dan mis tinamastes o no cocino!

Francisca: ¡A estas horas salimos con eso! Y yo creí que ya estaba la comida.

Ramona: ¡Qué va estar! ... si ni cabe la leña por la puerta de aquel malvao cajón.

Concepción: (*Por la izquierda, con un frac doblado en el brazo*) ¿Qué es eso? ¿Ramona en la sala?

Ramona: Don Concho, es que...

Concepción: La cocinera a la cocina ¿oyó usted? ¡No faltaba más! ¡Venir a ensuciar el petate de la sala!

Ramona: (*ap.*) ¡Petates! ¡Petates! Ya no se acuerdan cuando tenían piso de tierra en la sala, allá en San Pablo (*Vase*).

M. Jourdain paraît imiter Don Concepción, lorsqu'il s'adresse à Nicole en la réprimandant durement. Il a beau se faire respecter de sa servante en lui parlant ainsi, il n'arrive qu'à provoquer le rire autour de lui :

Monsieur Jourdain : Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquis.

M. Jourdain ne laisse pas de doute quant à sa dureté lorsqu'il traite non seulement les domestiques, mais également certains personnages jouissant d'une qualité sociale encore plus aisée. C'est le cas du Maître tailleur à qui M. Jourdain reproche son inefficacité :

Maître tailleur : Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

Monsieur Jourdain : Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a deux mailles de rompues.

Maître tailleur : Ils ne s'élargiront que trop.

Monsieur Jourdain : Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

Maître tailleur : Point du tout, Monsieur.

Monsieur Jourdain: Comment, point du tout ?

Conclusion

Satire de la vanité des prétentions d'ascension sociale d'une bourgeoisie rustique, d'une part, reflet de l'inégalité et de l'injuste des conventions sociales d'une autre part, les deux pièces analysées paraissent synchroniser au-delà de leur dérision, une sorte de portée sociologique à décrypter par le public.

De ce fait, l'exubérance esthétique des lettres moliéresques aussi bien que la modeste mais très pittoresque prose de Carlos Gagini saupoudrée par ici et par là des tournures du "costumbrismo" (peinture des mœurs d'un pays) offrent une sorte de vue kaléidoscopique permettant d'apercevoir, grâce surtout à la composition bouffonesque de leurs protagonistes, les chimères et les vicissitudes inquiétant la société costaricienne du début du XX^e siècle aussi bien que la française au XVII^e siècle. C'est ainsi que celles-ci, quoique éloignées culturellement et temporellement, semblent s'approcher en se cristallisant dans les idéaux de leurs respectifs personnages. On pourrait affirmer, alors, que les sujets proposés

par ces deux pièces de théâtre franchissent les frontières comiques et vont au-delà, touchant aussi la rigidité empêchant l'évolution des sphères sociales.

Prototypes de l'homme d'affaires florissant, désireux de changement, ces deux bourgeois enrichis soit par le commerce des étoffes soit par la possession de nombreuses propriétés, entreprennent un parcours, comme on l'a montré tout au long de cette analyse, leur menant au ridicule. Mais c'est justement l'échec au sein de ces deux injustes sociétés qui permet l'émergence d'un esprit critique.

Effectivement, voulant être détenteurs de culture, de belles manières, d'élégance, il paraîtrait que ces personnages dans leur raideur, prennent petit à petit et pour le grand plaisir du spectateur l'allure d'un monstre social. Ces monstres, en exhibant un langage corporel délibérément trivial, appris tardivement et très mal digéré, s'auto-ridiculisent tout en ridiculisant à leur tour l'ensemble de conventions sociales qui obstinément surveillaient leur entrée dans un milieu qui n'était pas fait pour eux.

Reflet d'une société d'aménagements, très inégalitaire où les privilégiés paraissent résister aux changements vis-à-vis l'enrichissement grandissant et menaçant de la bourgeoisie, *Don Concepción* aussi bien que *Le Bourgeois Gentilhomme* pâlisent audacieusement ces barrières. Ainsi la décadence que connaissent ces deux personnages leur mène à perdre peu à peu le sens de la réalité pour se réfugier dans un univers artificiel. Ainsi, tous les deux vivent même par quelques instants une illusion qu'on pourrait appeler *l'effet Cendrillon*. Don Concepción, surtout, célèbre pendant une période courte de temps sa transformation comme député dont leur portrait apparaît même dans les journaux et c'est justement lui, plus que M. Jourdain qui doit accepter après l'amère réalité de son illusion. M. Jourdain, par contre, finit anobli, trompé dans la fausseté de leurs rêveries mais on peut comprendre que tard ou tôt il connaîtra la même expérience que le paysan costaricien.

Il faudrait, alors, finalement se demander, si Don Concepción et Monsieur Jourdain ne font pas, dès leur bouffonnerie, la satire non seulement de leurs personnes mais plutôt d'une convention aristocratique esthétiquement et moralement vide. Gagini et Molière ne se moquent-ils pas autant des gaucheries de leurs personnages que des conventions qu'ils mettent à mal dans leurs respectives ouvrages ?

Note

- 1 Alfred Simon, *Molière par lui-même*, Seuil, 1974.

Bibliographie

- ACCARDO, ALAIN. *De notre servitude involontaire. Lettre à mes camarades de gauche*. Paris : Labor, 2003.
- ACCARDO, ALAIN. *Le petit bourgeois gentilhomme : Sur les prétentions hégémoniques des classes moyennes*. Paris : 2003.

- BOURDIEU, PIERRE. *Introduction à une sociologie critique. Lire Pierre Bourdieu.* Marseille : Agone, 2006.
- Gagini, Carlos. *Don Concepción* (Juguete cómico en un acto y en prosa). Dans Alvaro Quesada et al., *Antología del teatro costarricense 1890-1950*. San José : Editorial de la Universidad de Costa Rica.
- MOLIÈRE. *Le Bourgeois Gentilhomme*. Paris: Bordas, 1972.

